Achille Mbembe: Pour l'abolition des frontières héritées de la colonisation

"Sortir de la grande nuit - Essai sur l'Afrique décolonisée". Tel est le titre du dernier livre d'Achille Mbembe qui paraît aux Éditions La Découverte à Paris le 14 octobre. J'ai eu le privilège de lire de manière attentive cet ouvrage riche et très documenté écrit en mémoire de Frantz Fanon et Jean-Marc Éla, deux "penseurs du devenir illimité". Malgré son agenda chargé, l'auteur, actuellement en mission d'enseignement aux Usa (Duke University), a accepté de fournir des éclairages utiles qui permettent de mieux comprendre sa philosophie et sa démarche. Dans cet entretien accordé à Norbert N. Ouendji, il va au-delà du texte centré sur les questions liées à la colonisation et aborde des sujets importants qui agitent le débat africain de l'heure. ***Vous sommez le continent de "sortir de la grande nuit". Son état de somnolence actuelle vous préoccupe. Et tout au long de votre nouvel ouvrage, vous rejoignez Fanon lorsque vous invitez les Africains à "regarder ailleurs" qu'en Europe s'ils "veulent se mettre debout et marcher"...***

C'est, simplement, qu'une nouvelle scène du monde se dessine sous nos yeux. L'Europe n'en est plus le centre de gravité même si elle reste un acteur important de la vie internationale. Rongée par le narcissisme et la blessure du rang perdu, elle tourne désormais en rond sur elle-même, et les Africains perdraient leur temps à vouloir l'ériger en modèle ou à entretenir avec elle des querelles d'un autre âge.
Par contre, c'est en elle-même que l'Afrique doit redécouvrir les ressources de sa régénération, son centre, sa ligne médiane. Ceci n'est pas l'équivalent d'un retour à je ne sais quelles coutumes anciennes. L'Afrique doit se reconstituer en tant que force propre. C'est en devenant sa force propre qu'elle négociera avantageusement avec elle-même et avec le monde - condition pour créer quelque chose d'éminemment neuf, qui fasse signe à l'humanité dans son ensemble.

La Chine aura-t-elle désormais son mot à dire ? Je le relève parce que vous soulignez que l'un des faits majeurs du demi-siècle à venir sera la présence, en Afrique, de l'empire du milieu, dont de nombreux investissements sont déjà bien visibles dans plusieurs pays du continent.
Pour que le projet sino-africain devienne un facteur positif de leur histoire, il faudra que les Africains lui donnent chair et esprit. Pour le moment, ce projet se situe dans une logique de troc, purement extractive, et dont la conséquence est de renforcer les assises matérielles des potentats locaux et des classes sociales qui les soutiennent.

Vous développez assez bien cette logique dans votre livre. On comprend que les

potentats locaux dont vous parlez sont inertes face au grand sommeil africain que vous décrivez et dénoncez. Mais ce qui interpelle aussi le lecteur, c'est le rapport que vous établissez entre cette situation et la colonisation.

Elle n'a pas aidé. De tous les points de vue, l'héritage légué par la colonisation était médiocre. Les pouvoirs postcoloniaux n'ont cependant guère fait mieux, eux dont la petitesse d'esprit rappelle à bien des égards celle des maîtres coloniaux.

À ce propos, vous n'êtes pas très tendre vis-à-vis de la France. Vous estimez que cette ancienne puissance coloniale "décolonisa sans s'auto-décoloniser".

La colonisation française a pris fin et, vaille que vaille, un transfert de pouvoir a eu lieu. Ceci n'est cependant pas la même chose que la "décolonisation" si, du moins, l'on entend par "décolonisation" un projet radical de recommencement. D'autre part, la colonisation ayant été une forme primitive de la domination de race, on ne peut pas prétendre avoir décolonisé si, par ailleurs, l'on n'a pas démantelé, chez soi, l'armature psychique et les structures matérielles et institutionnelles qui alimentaient le racisme.

Or justement, la France d'aujourd'hui - tout comme d'ailleurs une très grande partie de l'Europe - est prise dans la tourmente d'une formidable logique racialiste qui n'a plus honte de se proclamer comme telle. Le vieux pays des "droits de l'homme" est possédé par un désir trouble de provincialisation et, je dois le dire même si le mot est peut-être trop fort, par l'esprit d'un démon que nous connaissons tous - le démon de l'apartheid. Comment comprendre autrement ce rêve fou d'une communauté pure, composée de "gens de souche", repliée dans ses "traditions" et débarrassée de ses "étrangers" ? L'instrumentalisation éhontée de l'Islam, l'espèce de guerre sociale menée contre les jeunes Français non-blancs dans les banlieues, la sorte de culturalisme grossier que l'on utilise pour rendre compte des problèmes de discrimination, la haine cultivée à l'encontre des immigrés, les déportations des plus faibles et des plus vulnérables, les projets de déchéance de la nationalité - tout cela, littéralement, pue. Les élites africaines suivent attentivement ces malheureux développements, et je n'en connais guère qui aimeraient, en plein XXIème siècle, vivre sous le régime du harcèlement permanent et des brimades quotidiennes que fut l'Apartheid.

Selon vous, la décolonisation est donc un processus inachevé, au même titre que la démocratisation. Vous parlez même d'une décolonisation "fictive", donnant ainsi l'impression que les Africains ont encore beaucoup de chemin à parcourir pour contribuer positivement à ce que vous appelez "la déclosion du monde".

J'entends par "décolonisation fictive" une décolonisation sans démocratisation ou encore, dans le cas de l'Afrique australe, sans "déracialisation". C'est aussi la sorte de décolonisation où le maître vous remet la maison, mais garde par-devers sa ceinture le trousseau de clés.

Ceci dit, aujourd'hui il ne s'agit plus tant de lutter contre un occupant étranger que contre soi-même. Bien entendu, les structures de l'exploitation et de l'inégalité à l'échelle mondiale sont encore là. Mais leurs conséquences sont d'autant plus désastreuses que, sur le plan interne, l'Afrique est molle et gélatineuse. Ses forces sont éparpillées et ses énergies dissipées par la cruauté, le gaspillage et les désordres internes. Il lui faut donc constituer son centre

propre si elle veut achever la décolonisation. Il lui faut accomplir ce travail dans un contexte particulier et risqué - celui de la fin de la globalisation et le début d'une balkanisation progressive de notre monde.

Si, comme vous le dites, la décolonisation n'a été que "fictive", comment peut-on justifier la célébration, cette année 2010, du cinquantenaire des indépendances ?

De mon point de vue, il n'y a strictement rien à célébrer. En 1960, certains pays africains étaient en avance sur la Corée du Sud. Où en sommes-nous cinquante ans plus tard ? On ne trompera personne en revêtant de haillons ce qui, manifestement, est nu.

L'on a besoin de réflexion critique si l'on veut rouvrir les chemins d'avenir. Cette tâche critique, personne ne l'accomplira à notre place. Mon livre est une contribution à cet effort. Ma voix n'est la voix d'aucun maître. Elle est la mienne propre. En même temps, elle s'implique dans une tradition dont je revendique l'héritage.

Ce qui explique aussi votre colère par rapport au fait que, dans bien des pays, les noms de certaines figures importantes ayant combattu pour "l'indépendance" continuent à être censurés des discours officiels. Pourquoi n'arrive-t-on pas à y faire une "place aux vaincus" comme on le voit en Afrique du Sud ?

Nous sommes gouvernés par une classe de prédateurs indigènes dont les comportements et les actions se situent en droite ligne des traditions de pouvoir qui prévalaient en Afrique au moment de la Traite des esclaves. Ceux qui nous gouvernent se comportent à l'égard de leurs pays comme des occupants étrangers. Ils traitent leurs pays comme des prises de guerre.

Ils ont une manière de se conduire dans la vie de tous les jours - une manière de parler, une manière d'accoutrement, de boire et de manger, de se montrer en public, d'éprouver des sensations, de jouir, de gaspiller nos maigres richesses, de se mettre en colère, de traiter leurs ennemis - qui démontre en tout point des qualités de la bête sauvage. La colonisation a encouragé en tous points cette tradition d'ensauvagement.

C'est cette tradition d'ensauvagement qui, historiquement, explique le rapport des États nègres à la mort en général, et surtout à la mort de ceux qui ont, par la lutte, représenté d'autres possibilités de vie ; la possibilité d'une émancipation radicale.

Le cas de Ruben Um Nyobè et de bien d'autres vous hante. Vous dites d'ailleurs que si vous vous êtes éloigné spirituellement du Cameroun, c'est en grande partie en raison de son refus de reconnaître l'existence du crâne d'un parent mort, ou plus largement, "le refus de sépulture et le bannissement des morts tombés lors des luttes pour l'indépendance et l'autodétermination".

Il ne s'agit pas seulement du crâne de Um, mais aussi de tous ceux qui ont trouvé la mort au cours de la lutte - Pierre Yém Mback, Félix Moumié, Abel Kingué, Osendé Afana, Ernest Ouandié, la longue liste des gens sans nom et parfois sans sépulture. Il faut y ajouter ceux qui ont vécu sous le signe de l'exil et du bannissement, que notre pays n'a pas reconnu et qu'il a, à

un moment, pourchassé - Ndeh Ntumaza, Abel Eyinga, Mongo Beti, Jean-Marc Éla et plusieurs autres.
Il ne faut pas, au milieu de tout ceci, oublier ceux qui, contre vents et marées, ont vécu debout, maîtres d'eux-mêmes, souvent à la marge ; ceux dont le modèle d'existence, au milieu du brouillard et de la fumée, continue de témoigner de ce que nous aurions pu devenir. Je pense par exemple à Fabien Eboussi Boulaga, cette figure singulière dont la pensée pèsera pour longtemps d'un poids propre dans la vie africaine de l'esprit.

Vous êtes donc parti pour la France, avez par la suite découvert les USA avant de déposer vos valises en Afrique du sud à la fin du XXe siècle. Votre regard sur chacun de ces trois pays est tantôt passionné, tantôt bouleversant. Quel héritage vous en avez eu en fin compte? Et quel type de rapports entretenez-vous désormais avec le Cameroun ?
Je continue de vivre à cheval entre l'Afrique du Sud, les Etats-Unis et de temps à autre la France. J'aurai passé l'essentiel de ma vie à traverser le monde. Je me suis glissé dans chacun des lieux que j'ai habités non sans une réserve de distance et d'étonnement. C'est ce qui m'a permis d'assumer la cartographie instable et mouvante de ma vie. En marchant, j'ai rencontré d'autres gens, d'autres langues, d'autres sons et d'autres mondes. Né quelque part, je n'appartiens à aucun lieu en tant que tel. J'aurai passé l'essentiel de mes ans à embrasser la part morcelée de ma propre existence, à faire des détours et des rapprochements parfois improbables, à opérer dans les interstices dans le but de donner une expression commune à des choses que souvent nous dissocions. Le Cameroun, je le porte par-devers moi, dans une relation filiale avec les figures que nous évoquions à l'instant, persuadé qu'un jour, dans le futur, justice sera faite à leur nom et au texte qu'ils ont écrit.

Au regard de ce témoignage qui donne à votre livre une portée autobiographique, peut-on dire que vous êtes le symbole du citoyen afropolitain dont vous célébrez l'émergence dans la plupart de vos discours ?
Il m'est simplement arrivé de faire l'expérience de plusieurs lieux. Chacun de ces lieux est tissé dans l'étoffe même de ma vie. Chacun a laissé en moi des traces que je suis incapable d'effacer. Chacun aurait pu être, à lui tout seul, le midi et le crépuscule de mon existence. Mais en réalité, je n'ai pu me rapprocher de chacun d'eux que moyennant une prise de distance, l'érection d'une faille qu'il m'a ensuite fallu chaque fois essayer de franchir. Et c'est en marchant que j'ai appris à devenir, non pas "Nègre", mais simplement homme-dans-le-monde.

Vous parlez d'une Afrique qui est désormais "peuplée en majorité de passants potentiels". Vous dites qu'ils sont tentés par l'aventure souvent difficile vers un ailleurs où ils rêvent de se "réinventer et de se ré-enraciner". Comment réussir cette fuite forcenée alors que vous faites le procès d'une globalisation qui n'est plus, pour des millions de gens, "le temps infini de la circulation" ?

Écrit par Propos recueillis par Norbert N. Ouendji
Mercredi, 13 Octobre 2010 20:23 - Mis à jour Jeudi, 11 Novembre 2010 19:33

[redacted]